



L'expérience du corps et la santé

La possibilité de l'objectivation du corps: corporéité

Mohamed Rafai

Mohamed Ech-cheikh

Introduction

La question qui reste posée : Existe-t-il une relation entre la santé et le corps appelé la corporéité ? En d'autres termes, un corps malade, comment est-il vu par le malade et par le soignant ? Comment appréhender le corps comme corps ? Que représente l'être humain dans ce monde ? Qu'est-ce qu'un corps sain ? Quelle est la corrélation du corps, de l'âme, et du monde ? Toutes ces questions convergent vers une seule question : faut-il séparer le corps de l'âme ? Si oui, quand ? En d'autres termes, faut-il objectiver le corps ? (1)

Le concept de corporéité nous amène au corps et à la vie et nous montre qu'il est impossible de les séparer. Ceci nous pousse à parler du corps et de l'âme ainsi que de la définition de la santé dans ce doublet.

Développement

La corporéité peut être prise comme l'expérience dans l'invention du corps singulier comme le démontre Merleau Ponty en disant que le corps et le monde est une rencontre singulière. C'est ainsi que dans la phénoménologie de Merleau Ponty, c'est le corps qui est en relation avec le monde pensé. En effet, le monde n'existe que par la rencontre que chacun en fait, c'est toute la perception et le savoir sentir qui est ici mise en jeu. Selon cet auteur, le corps est pour l'âme son espace natal et la matrice de toute autre espace existant, s'opposant ainsi aux traditions philosophiques qui séparent le corps de l'âme. Pour Merleau Ponty, le corps fait avec le monde une continuité qu'il appelle « Chair », c'est ainsi que toute perception se fait dans et par le corps, c'est pourquoi le corps est considéré dans la phénoménologie de Merleau Ponty comme « être au monde », c'est un tout.

Aristote considérait l'âme comme le principe de vie du corps et il l'a nommé intelligibilité, il représentait l'âme comme l'existence de notre moi qui s'accomplit en elle-même. De là, peut-on dissocier le corps et l'âme ?

Ceci nous conduit à la question suivante : comment garder la corporéité, tout en protégeant le corps du malade ? Selon Nietzsche (2), le corps et la santé constituent une unité sociobiologique, en ce sens un modèle organiciste, ce qui l'impressionne dans ce modèle est la hiérarchie, l'unité synthétique et la solidarité entre les différents organes du corps. L'unité et la solidarité constituent le gage de la santé corporelle. Un corps sain se repère dans la qualité de forces qui agissent en lui, ceci laisse savoir également qu'un corps sain implique une société saine.



De ceci se déduit que lorsque l'homme tombe malade, il y a le corps et l'âme qui souffrent quelque-soit le type de la maladie, également dans l'état de bien-être du corps, l'âme est libérée et l'homme est dans son état maximum de productivité ; cependant, dans la prise en charge du malade par le soignant, il est exigé un certain moment la séparation du corps et de l'âme par la science médicale, l'action médicale s'intègre dans ce petit monde organisé et le sépare en deux en l'objectivant (séparation du corps et de l'âme). Spinoza considère le corps et l'âme une seule et même chose, l'âme est la vie du corps, l'esprit est une idée du corps qui résulte du monisme spinosiste (Michel Serres) (3).

Il y a une coexistence entre notre corporéité et notre conscience pensante ou l'esprit, et même d'après Spinoza, il y a interaction entre corps et esprit et ce qui démontre que le concept de santé ou de la maladie se base sur cette interaction entre le corps et l'esprit, de telle manière que Platon insiste sur l'union du corps avec l'âme, il reprend dans le Phèdre, ce que disaient certains médecins grecs à savoir que le médecin ne peut pas traiter le corps sans traiter l'âme, du fait qu'il ne serait pas possible de faire un traitement à moitié sachant que le corps et l'âme forment « un être tout entier » (4).

Selon Nietzsche, le corps n'est ni un simple enveloppe de l'âme ni un instrument de jouissance, mais un potentiel bioénergétique qui régit notre vie psychomotrice et psychosociale. En ce sens, Nietzsche a transformé le dualisme, corps - âme, en une unité psychosomatique (5).

Gadamer considère que l'homme en bonne santé, c'est l'être entier en bonne santé. C'est la santé du corps et de l'esprit, la maladie du corps peut retentir sur l'esprit en créant une crainte de la santé ajoutée à la souffrance de la maladie.

La maladie est un trouble qui affecte l'être en entier et elle est perçue par la pensée comme tel éveillant une conscience de ce trouble. C'est la maladie qui nous rend conscient de l'expérience de notre corporéité, alors que l'état en dehors du trouble qui est l'état de santé nous échappe presque totalement. Dans l'état de la maladie, l'idée du corps est toujours une idée mutilée, incomplète et c'est grâce à la réflexion (esprit sain), c'est-à-dire en conservant les idées de ses idées que l'homme arrive à progresser vers la vérité et se libérer de la servitude de la maladie, c'est la persévérance dans son être selon Spinoza (6).

Selon Nietzsche, la maladie n'est ni une fatalité ni un handicap absolu mais elle est un moyen de restructuration du corps. Selon le même auteur, la maladie est symbolisée comme un pont entre deux types de santés, une en décadence et l'autre ascendante, nous devons traverser le pont pour accéder à une nouvelle forme de vie, il ne faut pas être paralysé. Nietzsche veut désormais que l'homme sain assume son destin en traversant le grand pont qui permet de franchir la péripétie de la vie vers la grande santé ou la grande politique.

Il paraît qu'il y a une prédominance de la maladie sur la santé. Cette dernière se place dans le primat de l'être entier, intégral, dans l'évidence de la vie appelée plutôt bien-être qui peut être défini comme l'état qui nous permet de nous ouvrir sans gêne et d'être



réceptif à tout selon Gadamer. Cet état de bien-être appelé par Heidegger «être là» ou «Dasein» qui désigne l'expérience du corps (Corporéité). La santé désigne le «être là» d'un homme qui est là, présent, ouvert et transparent avec un esprit réceptif, de là on peut dire que la maladie est un manque de quelque chose pour «être là», c'est un manque, c'est une déficience inconnue qui prouve le miracle du Dasein de la santé (7).

L'homme vit entre deux pôles, un positif, celui de la santé, de l'allégresse et de la sensation de la légèreté emporté dans un voilage merveilleux sans donner de la valeur à la santé en ce moment, l'autre pôle négatif de la maladie dans lequel l'individu a un sentiment de manque de quelque chose, d'oppression de désorientation, il y a déséquilibre qui fait souffrir le patient. La médecine scientifique intervient pour rétablir cet équilibre en agissant sur notre corporéité par une objectivation de l'individu aboutissant à une corporéité instrumentalisée.

Spinoza définit la santé non pas par le bien être ou l'harmonie mais par la capacité de l'homme à générer la joie pour lui et même pour les autres. C'est la capacité à ressentir et à produire la joie active qui s'alimente de sa propre puissance même lorsque la maladie affecte l'homme et l'affaiblit. C'est ainsi que le concept de santé chez Spinoza n'est plus fondé sur le bien-être et l'absence de maladie mais sur la puissance même de l'être humain et le progrès de son autonomie. Cette puissance qui est celle du conatus, est la force par laquelle un individu persévere dans l'être (8).

Gadamer pour caractériser la maladie, s'est posé des questions qui permettent de remuer le fond de ce concept : Que dit la maladie au malade ? Que dit-t-elle au médecin ? Plus encore que veut signifier la maladie au malade ?

Toutes ces questions sont-elles une aide pour le malade ? Gadamer définit la maladie comme un trouble de bien-être et une perturbation d'autres natures appartenant à un monde angoissant. Ce monde de la maladie devient de plus en plus accessible à l'homme grâce au progrès scientifique et l'évolution de la médecine, résultant du perfectionnement et de l'efficience du savoir-faire de l'homme. Ce savoir-faire a permis d'instrumentaliser la corporéité de l'individu. La médecine moderne a permis d'objectiver le malade.

C'est pourquoi, la question qui reste au centre de l'élaboration de l'éthique médicale spinoziste est de savoir ce qui est l'idée d'un corps malade, c'est-à-dire une idée si elle n'est pas adéquate elle est relativement cohérente pour permettre au malade de vivre ce corps sans ajouter aux afflictions de la maladie des effets de tristesse nécessairement inutiles, souvent nuisible du fait qu'elles diminuent la puissance de l'individu en formant un obstacle aux efforts qu'il peut faire pour lutter contre la maladie. Dans ce cas, il se constitue à l'extérieur des troubles psychiques qui nécessitent de l'aide ou de l'accompagnement pour lui retrouver son équilibre intérieur. Ces troubles avec essai de réhabilitation constituent, selon Gadamer, un exemple des expériences de trouble et des problèmes de réinsertion auxquels l'homme a été et sera toujours confrontés en tant qu'homme (9).



Toutes les cultures humaines depuis l'antiquité nous enseignent à surmonter nos dépendances et à vaincre nos troubles par une prise de conscience. C'est ainsi Gadamer voit toujours que « le corps et la vie sont des données vécues qui gravitent autour d'un déséquilibre et de la recherche d'une nouvelle situation d'équilibre. Gadamer précise que ce dynamisme existe entre la santé et la maladie dans la vie de l'homme. Il dit que de petites oscillations de l'équilibre passent sans conséquences, alors que d'autres oscillations plus fortes peuvent provoquer un nouvel équilibre qui peut être rétabli mais avec de plus fortes oscillations dépassant les limites de l'équilibre, les conséquences sont irréversibles et peuvent aller à un drame. Canguilhem procède de la même manière dans l'analyse de la causalité entre la santé et la maladie en parlant de normativité, il y a toujours recherche de nouvelle norme (le normal et le pathologique) (4).

D'après Gadamer, l'enseignement de l'expérience de notre corporéité se joue dans ce mouvement d'oscillation entre maladie et santé. Ce qui est remarquable c'est qu'il y a la règle d'alternance dans la nature : alternance entre veille et sommeil, alternance entre faim et satiété, alternance entre maladie et santé. Ce mouvement de la vie s'étend par un rythme renversant en sombrant dans le néant d'un autre être (mort). C'est dans ce cycle de mouvement entre santé et maladie que l'homme doit avoir une puissance de défense et doit être accompagné par le corps soignant usant du savoir-faire de l'homme, apporté par l'évolution scientifique et qui nécessite une objectivation sans aller à la certitude du corps.

La médecine moderne peut surmonter certaines phases critiques de la maladie constituant l'acharnement thérapeutique, mais ce dernier a une limite, en prolongeant la vie végétative par la machine et les drogues, en fait, on ne prolonge que l'agonie, ce qui fait souffrir le malade, pour respecter la personne qui est en l'homme, il faut renoncer à la prolongation de la vie végétative. Il se pose la question d'euthanasie. Nous pouvons nous demander à quel point la science avec sa faculté est capable d'objectiver l'homme (6).

Notre santé donc est très liée à l'espace dans lequel notre corporéité reste un problème à thématiser et à définir (notre santé est toujours voilée), nous aussi on est toujours exposés à des troubles de santé. Ces troubles de la santé peuvent être passagers mais aussi chroniques. Ces troubles, ces problèmes nous aident à composer avec le processus de notre civilisation. Le milieu où naît l'homme est sa maison, il demande une faculté pour l'entretenir. Le milieu est un lieu communautaire, il est le lieu habituel où l'homme se sent chez lui. C'est pour dire que la santé est aussi la faculté d'avoir et d'établir des relations avec l'autre, pour avoir un bien être, il faut bien vivre dans sa maison communautaire (société, univers).

La santé n'est pas seulement l'espace mais aussi le temps; il est dérisoire et impensable de vivre sans avenir, il faut refuser les occasions qu'offre la vie humaine de vivre sans avenir. Pour bien vivre, il faut maintenir ouvertes les portes de l'avenir mais encore d'ouvrir d'autres possibilités.

Selon Gadamer, « la santé dépend également de l'insertion de la personne au sein de sa vie familiale, sociale et personnelle » (1), l'homme doit réapprendre à pratiquer ces



valeurs sinon notre société progressiste est en voie de la dissolution de la personne humaine. L'homme va se trouver dans une grande machine de la civilisation et également objectivé dans la machine médicale. C'est ainsi que l'individu perdra sa valeur personnelle et se retrouvera dans un processus de réification et donc sans valeur de santé vraie mais dans un état d'angoisse, de manque, et de détresse. C'est pourquoi, il faut chercher une norme de vie et d'équilibre avec un sens de responsabilité supérieur à celui de sa propre personne (10).

A l'intérieur de ce vaste dispositif de civilisation, nous sommes tous des patients donc à système de santé perturbé avec un être de la personne négligée mais l'homme nécessite d'être un élément constructif de récupération de l'équilibre dont l'homme a besoin pour son bien-être, sa maison et chez soi.

Cette composante de la santé dépasse le domaine de la responsabilité médicale au processus de l'insertion de l'individu dans sa vie familiale, sociale et professionnelle. Le but est d'avoir un équilibre individuel au sein d'un ensemble social et universel dans lequel on peut agir et auquel on appartient (5).



Conclusion

Le problème de la santé se pose sérieusement dans notre société moderne instrumentalisée. Pour cela, nous devons identifier les déficiences et trouver les solutions qui peuvent donner une image plus humaine à cet aspect de société.

Nous devons toujours vivre avec une objectivation relative à l'instar de la relation patient- médecin qui est soumise à l'objectivation partielle de la corporéité, ceci devrait se voir dans notre relation sociale, dans notre famille pour mener une vie publique sereine.

Vivre en bonne santé, peut être défini en négative comme l'absence de la maladie et en affirmative comme la persévérence dans son être selon Spinoza, la créativité selon Nietzsche et la normativité selon Canguilhem.



Références:

1. Gadamer H.G. Philosophie de la santé. Traduit de l'allemand par Marianne Dautry, Paris, Gallimard, 1980.
2. Nietzsche. Le gai savoir. 1882, Traduction : Patrick Hautling, G.F. Flammarion, Paris, 2007, 120 : 172-173.
3. Masse R., St. Arnauld J. Mpassi. Ethique et santé publique : enjeu, valeur et normalité ; 2003 ? Books.google.com.
4. Flick U. La perception quotidienne de la santé et de la maladie : théories suggestives et représentations sociales. Edition L'Harmattan, Paris, 19 mars 2004.
5. Herzlich C. Santé et maladie : analyse d'une représentation sociale. Edition des hautes études des sciences sociales, 1995, Paris, Eition EHESS, 1992.
6. Ricoeur P. Du texte à l'action II. Essai d'herméneutique, page 96-200. 1^{er} Seuil Esprit, année 1986.
7. Gadamer H.G. Esquisses herméneutiques (essais et conférences). Traduit par Geaorde Grandin, Paris Brain 2004. Art et cosmologie (1990, page 228). L'art et ses cercles (1989, page 219).
8. Canguilhem. Le normal et le pathologique. Paris, PUF, 1996.
9. Gadamer H.G. Vérité et méthode. Les grandes lignes d'une herméneutique philosophique. Traduit par Etienne Sacré, Paris, Seuil 1976.
10. Dagognet F. Pour une philosophie de la maladie. Edition Textuelle, Paris, 1996.